

Christelle Prot sort de l'ombre pour Eugène Green

Le Monde.fr | 10.08.2014 à 15h17 • Mis à jour le 11.08.2014 à 08h14 |

Par Mathieu Macheret



Christelle Prot, dans "La Sapienza", d'Eugène Green, présenté au Festival de Locarno 2014. | FESTIVAL DE LOCARNO

Ils se font rares, en France, les cinéastes mélomanes, tels Jean-Claude Biette ou Éric Rohmer, dont les films orchestrés passent par l'oreille autant que par l'œil. C'est pourquoi nous étions ravis, cinq ans après *La Religieuse portugaise* (2009), de prendre des nouvelles d'Eugène Green, Américain exilé et excentrique, spécialiste du baroque venu au cinéma après le théâtre pour rendre à la langue un hommage des plus fétichistes (chez lui, on articule et l'on fait les liaisons). Avec la présentation à Locarno, en compétition internationale, de *La Sapienza*, son dernier film, nous retrouvons cet univers singulier, concentré et antinaturel, où postures et gestes sont très rigoureusement sculptés dans le temps, où les acteurs tiennent moins un rôle qu'ils n'incarnent une parole, le mot faisant chair et la chair faisant mot.

Mais très vite, nous sommes reversés par une apparition intense, celle d'une actrice inattendue dont la beauté semble venue d'un autre âge. Les couleurs claires d'un visage à la symétrie classique résonnent en de profondes harmoniques avec les couleurs de costumes disposés selon des lignes pures. Une chevelure marmoréenne tombe sur ses épaules de cariatide, tandis que s'élève une voix au timbre cristallin. Ce visage ne nous était pas inconnu : c'est celui de Christelle Prot, fidèle du cinéma de Green depuis son premier film *Toutes les nuits* (1999), pour lequel elle reçut le prix Michel-Simon. Mais c'est vibrante d'une immanence toute nouvelle qu'on la retrouve, pleine d'une douleur mêlée de consentement.

La comédienne perpétue une lignée de tenue minérale et de sérénité surréelle, pas si fréquente dans un cinéma d'auteur majoritairement naturaliste qui ne lui a pas rendu justice. « *Mon parcours a été difficile* », nous confie-t-elle. Originnaire de Clermont-Ferrand, c'est par le théâtre de son école que, toute petite, elle prend contact avec les planches : « *ça m'a bouleversée de voir la réaction des gens, de pouvoir susciter des émotions.* » Nourrie de Racine et de Corneille, qui ne l'ont « *jamais quittée* », c'est aux Beaux-Arts que l'envoie une famille méfiante de la voie théâtrale : « *j'avais envie d'apprendre à peindre, à sculpter, mais après une année, je suis devenue styliste de mode pour m'offrir le cours Florent* ». À Montréal, elle travaille avec le metteur en scène Gabriel Arcand puis croise les acteurs du Théâtre du Soleil, la compagnie d'Ariane Mnouchkine : « *à la suite d'un stage, Simon Abkarian m'a confié mes premiers rôles sur scène* ».

Lors d'un passage comme accompagnatrice à la Villa Médicis de Rome, on lui présente Eugène Green, « une évidence », dit-elle : « *son travail sur la musicalité de la langue dans ses pièces baroques m'a émerveillée. Pendant un stage qu'il donnait sur Claudel et Maeterlinck, il nous annonce qu'il a reçu l'avance sur recettes et, peu après, il me proposait le premier rôle féminin de Toutes les nuits, le début d'une collaboration de quinze ans* ». Mais après *Le Pont des arts* (2005), les rôles se raréfient, à la scène comme à l'écran : « *depuis huit ans, plus rien* », hormis une apparition dans le splendide *Je ne suis pas morte* de Jean-Charles Fitoussi, qui n'a jamais trouvé le chemin des salles. Christelle recommence alors sa vie, reprend des études et monte son cabinet de psychanalyse, avant que Green ne revienne lui offrir son plus beau rôle dans *La Sapienza*, sorte de *Voyage en Italie* (Roberto Rossellini, 1954) sous les auspices de l'architecture baroque.

Drôle de coïncidence, ce rôle sera celui d'une psychologue, Alienor, « *personnage de fiction qui n'a rien à voir avec moi* », précise-t-elle, ajoutant que « *paradoxalement, la restriction drastique et très codifiée qu'Eugène impose à ses acteurs est le support d'une immense liberté* ». Le couple qu'Alienor forme avec l'architecte Alexandre (Fabrizio Rongione) souffre de la perte d'un enfant et de l'érosion du temps. C'est le moment pour lui de partir avec elle à Turin, sur les traces de Francesco Borromini, maître du XVII^e siècle auquel il projette de consacrer un ouvrage. Là-bas, ils font la rencontre d'un jeune couple dépositaire de cette passion qu'ils ont perdue en chemin, à la source de laquelle ils vont pouvoir s'abreuver pour apprendre à rayonner de nouveau. Si le film respire par moments la grâce, c'est à la présence de Christelle Prot qu'il en doit le secret, à cette heure de plénitude où la seconde jeunesse éclipse la première.

Mathieu Macheret

Journaliste au Monde